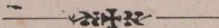


XXIIe année

No 6

—o—



Juin

1919

—o—

XXIIe Année



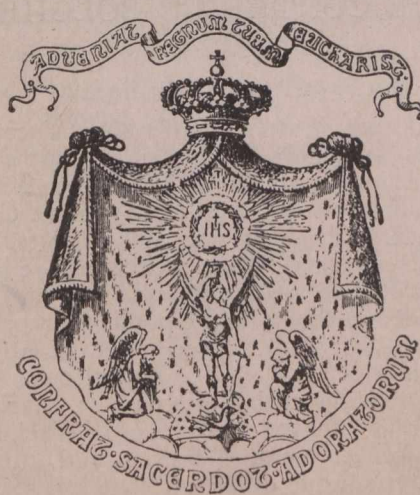
ANNALES

des

PRETRES-ADORATEURS

et de la

LIGUE SACERDOTALE DE LA COMMUNION



NOUVELLE SÉRIE

Canada: \$1.00 - - - - - Etats-Unis: \$1.25

368 MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL, P. Q.

Sommaire du numéro de juin 1919

	PAGES
I. — Jubilé d'or sacerdotal du R. P. Henri Durand, S. S. S.....	L. T., s. s. s..... 161
II. — A propos de première communion.....	175
III. — Sujet d'adoration: Les vertus sacerdotales. La pratique de la charité fraternelle: La douceur.....	H. E., s. s. s..... 176
IV — La Présence Réelle.....	L. R., s. s. s..... 183

DÉFUNTS

M. l'abbé Joseph Elie dit Breton, du diocèse de Québec, membre de l'association depuis février 1892.

M. l'abbé Réal Cayouette, du diocèse de Rimouski, membre de l'association depuis décembre 1891.

UNE DIGUE CONTRE LE BOLCHEVISME

Les Syndicats Catholiques

A tous ceux de nos vénérés confrères qui s'occupent de la question sociale au Canada—et nul ne devrait s'en désintéresser,—nous recommandons vivement la récente brochure du R. P. J. P. Archambault, s. j. sur "*Les Syndicats Catholiques.*" L'auteur, très versé dans les questions sociales, indique en trois chapitres le moyen d'indigner chez nous le bolchévisme dont la vague s'avance menaçante. Ce moyen, l'unique, ce sont les syndicats catholiques. Comme le rappelle si bien dans sa lettre à l'auteur, S. G. Mgr l'Evêque de St-Hyacinthe: "l'unique remède que l'on puisse apporter au malaise social, c'est l'organisation catholique de nos ouvriers. Il ne faut pas hésiter de tenter l'entreprise; l'enseignement de l'Eglise est formel: le Pape ne veut pas d'autres associations pour les ouvriers que celles qui sont à base confessionnelle, les Evêques du pays ont jugé que c'était par ces unions que l'on serait utile aux ouvriers, les succès de l'unionisme catholique dans d'autres pays mixtes, les excès mêmes de certains internationalistes; tout nous avertit qu'il faut au plus tôt grouper les ouvriers en syndicats catholiques.

Votre livre est donc très opportun: il rappelle la doctrine à ceux qui seraient tentés de l'oublier, il indique la voie à ceux qui s'occupent d'organisation ouvrière, il encourage et fortifie ceux que les difficultés pourraient porter à faiblir."

Ce livre se vent 35 sous. On peut se le procurer chez l'auteur, **Villa St Martin**, Abord-à-Plouffe, près Montréal.



Jubilé d'or sacerdotal

du Rév. Père Henri Durand, S. S. S.

Le 21 septembre 1917, le R. P. Henri Durand, de notre Congrégation, célébrait à Bruxelles son Jubilé d'or sacerdotal. L'impossibilité de communiquer avec nos maisons de Belgique ne nous a pas permis de donner plus tôt dans nos *Annales* un écho de ces fêtes touchantes qui eurent lieu les 21 et 22 septembre et réunirent à notre Cénacle de Bruxelles, malgré la guerre, un assez grand nombre de prêtres et d'amis. Il y eut messe et salut solennel, présentation d'addresses et, malgré la calamité des temps et la cherté de la vie, offrande de nombreux et précieux cadeaux. Mais ce que nous serions tenté d'appeler *le clou* de ces fêtes, c'est le magnifique discours qu'y prononça le vénéré jubilaire et que nous avons la joie de pouvoir reproduire *in extenso*.

Nos vénérés confrères liront avec un vif intérêt ces pages délicieuses dans lesquelles le bon Père laisse déborder de son âme émue des flots de reconnaissance envers la Divine Eucharistie vers laquelle converge, comme vers son centre, toute sa vie séculière, sacerdotale et religieuse.

Cet éclatant témoignage à la puissante et bienfaisante influence de la Divine Eucharistie dans les âmes, même dès l'âge le plus tendre; cette humble et sincère reconnaissance des fruits merveilleux de sainteté et de zèle qu'Elle peut faire porter à une vie sacerdotale; cet aveu même des joies intimes du cœur et de l'âme dont Elle est la source, diront assez haut quel rôle prépondérant peut et devrait jouer dans toute vie chrétienne, dans toute vie sacerdotale surtout, l'auguste Sacrement de nos autels.

C'est pourquoi nous serions tenté de donner pour titre au discours du R. P. Durand: "*Influence de l'Eucharistie dans*

une vie." C'est sous cet aspect que nous le présentons à nos vénérés lecteurs pour leur édification personnelle et pour le bien des âmes auxquelles ils en feront l'application. L'humilité du vénéré Jubilaire n'en saurait être froissée, puisqu'il eût voulu "se faire entendre de tous les hommes, leur crier à tous son bonheur et le leur faire partager."

L. T. s. s. s.

Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.—
Grâces soient rendues à Dieu pour le don
inénarrable qu'Il nous a fait de Lui-même.
II Cor. IX, 15.

Messieurs les Doyens,

Chers et vénérés confrères du clergé séculier et du clergé régulier de Bruxelles et d'ailleurs; mes Révérends Pères et chers Frères en Religion; chers Messieurs de l'Adoration nocturne et de l'Heure Sainte; chers membres ou amis de nos Œuvres eucharistiques.

Je suis vraiment heureux et confus en même temps de vous voir si nombreux au pied de cet autel et autour de cette chaire. Je vous remercie du fond de mon cœur de ce témoignage extraordinaire de votre pieuse sympathie.

Quoi qu'il en soit, vous allez me trouver bien ambitieux, car je voudrais un auditoire dix fois, cent fois plus grand encore. Oui, je voudrais pouvoir me faire entendre de tous les hommes, leur crier à tous mon bonheur et le leur faire partager, en les priant de s'unir à ma reconnaissance pour toutes les grâces que j'ai reçues, le jour de mon ordination sacerdotale et le jour de ma première messe, les 21 et 22 septembre 1867, comme pour toutes celles qui s'en suivirent durant cinquante années de vie sacerdotale.

Vous du moins, mes Chers Frères ici présents, aidez-moi à chanter l'hymne de l'action de grâces pour tous les dons qui m'ont été accordés avec le don ineffable de l'Eucharistie: *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.—Grâces soient rendues à Dieu pour le don inéditable qu'il nous fait de Lui-même,* II Cor. IX, 15.

En vérité, quoique j'en aie été bien indigne, tout ce que j'ai reçu de bienfaits spirituels et aussi de joies surnaturelles et même simplement naturelles, je le dois à l'Eucharistie et je pourrais dire comme Salomon de la divine Sagesse: *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa; tous les biens me sont venus en même temps avec Elle.* (Sag. VII, II).

C'est ce qui ressortira à l'évidence de ce discours, si toutefois c'est un discours.

Mais je dois tout d'abord une explication à ceux d'entre vous qui pourraient s'étonner de m'entendre faire moi-même le sermon de circonstance, chose contraire aux usages.

Cette idée de prêcher moi-même aujourd'hui m'est venue d'une réminiscence du jour même de ma première messe.

Dans l'après-midi de ce beau jour, le dimanche 22 septembre 1867, le vénérable Père Eymard qui m'avait préparé à l'ordination sacerdotale, devait prendre la parole en l'honneur du nouveau prêtre, dans notre chapelle de Paris, après les Vêpres. Or, un événement imprévu l'empêcha de parler et il me pria de prêcher à sa place. J'acceptai en toute simplicité. Je pris pour texte ces paroles du Roi prophète: *Magnificate Dominum mecum et exaltemus nomen ejus in idipsum;* Glorifiez le Seigneur avec moi et exaltons ensemble son saint nom (Ps. XXXIII. 4.) Et je chantai de mon mieux les miséricordes du Seigneur que j'appelais sur mon avenir sacerdotal et religieux. Et voilà que je constate aujourd'hui que ces divines miséricordes ont dépassé toutes mes espérances; n'est-il pas juste qu'après avoir expérimenté, durant un demi siècle, combien le divin Maître a été bon pour moi, je chante également moi-même le cantique de ma reconnaissance: *misericordias Domini in aeternum cantabo.*

Il est vrai que cela va m'obliger à vous parler de moi ou plutôt des grâces que Dieu m'a faites et c'est un danger pour l'humilité; mais il faut bien passer par là, puisque, bon gré, mal gré, je suis le héros de la fête. Pour me prémunir contre toute tentation d'amour-propre, j'essaierai de m'inspirer de l'esprit de la Sainte Vierge célébrant elle-même ses grandeurs et demeurant toujours la plus humble des créatures; mais surtout je trouverai un contre-poids à toute exaltation de

moi-même en me souvenant des fautes que j'ai commises en dépit de tant grâces et en constatant le peu de fruit que j'en ai retiré, car si j'avais été plus fidèle, je devrais être aujourd'hui, pour employer un mot de mon pieux ami, le R. P. Bonnel de Longchamp, *un saint de premier calibre*, et Dieu sait ce que je suis.

D'ailleurs pour me rassurer moi-même à ce sujet, je vous confierai que j'ai consulté un homme de Dieu et voici sa réponse :

"Non seulement vous ne devez pas voiler les détails édifiants de votre vie, mais il faut les révéler à tout prix : rien ne vaut un exemple vécu ; vous devez chanter tout haut votre *Deo gratias*."

Ces précautions oratoires étant prises, je m'exécute tout bonnement.

*
* * *

Avant d'arriver au bienfait suprême de ma vie, que je commémore aujourd'hui, il est utile que je vous fasse connaître deux faits que je pourrais appeler *générateurs* : l'un date de mon enfance, l'autre de ma jeunesse : ils ont eu l'un et l'autre un retentissement profond dans la suite de ma vie sacerdotale et religieuse, Ils vous montreront de façon très suggestive ce que peut la sainte communion selon sa rareté ou sa fréquence dans l'âme d'un enfant et d'un jeune homme.

Ayant eu le malheur de perdre mon père et ma mère dès l'âge de sept ans, je fus mis dans un petit pensionnat du diocèse de Meaux, illustré jadis par le grand Bossuet et devenu, hélas ! l'un des plus mauvais de France, si bien qu'on le nomme quelquefois le diocèse de *tous les maux*. Par suite d'une erreur sur mon âge, on me fit suivre le catéchisme avant le temps réglementaire, de sorte que je fus prêt à communier à neuf ans ; mais alors on constata que je n'avais pas l'âge requis pour faire ma première communion.

Hélas ! à cette époque, comme jusqu'à ces derniers temps, presque partout, la consigne était de faire jeûner jusqu'à douze ans les pauvres petits qui avaient faim du pain des anges et je dus attendre trois longues années.

Vous comprendrez facilement, vous surtout, mes vénérés confrères dans le sacerdoce, quelles purent être pour ma prime jeunesse les funestes conséquences de cette communion tardive et des communions rares que je fis ensuite. Vous comprendrez aussi pourquoi, depuis que je me suis instruit des choses de la théologie, j'ai voué une haine implacable aux pratiques jansénistes relativement à la distribution de la communion et pourquoi également j'ai salué avec enthousiasme l'apparition du fameux décret *Quam Singulari* par lequel Pie X, de sainte et regrettée mémoire, rappelait enfin les règles à suivre pour l'admission des enfants à la première communion et voulait impérativement qu'on cessât de les arrêter lorsqu'ils ne demandaient qu'à se jeter dans le cœur du Christ eucharistique.

Je passe au second fait.

A quinze ans, je fus transplanté dans une région meilleure au point de vue religieux, à Rennes, en pleine Bretagne. Malheureusement on me mit au lycée; c'était un terrain de culture peu favorable à l'éclosion d'une vocation supérieure; pourtant c'est là que Dieu m'attendait. Vers l'âge de 19 ans, je n'étais pas encore très dévôt. Je faisais pourtant mes Pâques.

A cette époque, j'eus le bonheur de rencontrer un prêtre, pas janséniste du tout, qui me dit que, si je voulais sauver mon âme, je devais communier souvent et pour pénitence, il me donna celle d'acheter et de lire la petite brochure d'or de Mgr de Ségur, intitulée "La très Sainte Communion", dans laquelle le pieux prélat recommandait déjà la communion quotidienne à la jeunesse chrétienne.

Je l'achetai, je la lus, je la compris. J'étais sauvé en principe.

Merci, ô bon Maître, d'avoir mis sur mon chemin cet apôtre de la communion fréquente, je le bénirai toute ma vie et, je l'espère, éternellement, de m'avoir fait connaître le secret du bonheur et de la sainteté et de m'avoir donné l'occasion, grâce à la susdite brochure, d'entrer plus tard en d'intimes relations avec Mgr de Ségur, ce saint aveugle qui fût avec notre vénérable Père un des plus ardents promoteurs du mou-

vement eucharistique à notre époque. *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.*

Au bout de peu de temps, mais non sans avoir à lutter contre le respect humain, je m'approchais chaque jour de la sainte table, dans une des plus grandes paroisses de la ville, au grand étonnement des fidèles; car j'étais le seul de mon espèce, la communion quotidienne des jeunes gens étant alors chose presque inconnue. Je sentis bientôt les effets merveilleux de cette nourriture céleste et j'en fus si heureux que je fis cette prière à Notre Seigneur: "Mon Jésus, je vous en prie, faites moi la grâce de communier tous les jours de ma vie." Je demandais, sans y penser, la grâce de la vocation sacerdotale. J'entendis presque aussitôt, sans bruit de paroles, cette réponse consolante: "tu seras prêtre un jour."

Moi devenir prêtre, Seigneur! Je n'y avais jamais pensé; jusqu'alors j'avais eu des idées plutôt contraires. En tout cas, je n'avais aucune relation cléricale; je ne savais même pas ce que c'était qu'un séminaire. Et voilà que tout-à-coup la pensée du sacerdoce devint mon idée fixe, et comme ma passion dominante.

Voyez-vous, mes Frères, à quoi peut servir la communion quotidienne au point de vue des vocations? Quelqu'un a dit: "Semez des hosties, et vous récolterez des héros;" moi je dis, sans crainte de me tromper: "Semez des hosties, vous récolterez des prêtres et des religieux", car je parle non seulement au nom de mon expérience personnelle, mais encore au nom de celle que j'ai faite sur quantité d'âmes d'enfants et de jeunes gens, au cours d'un long apostolat.

Mais il ne sera pas sans intérêt de vous montrer la contrepartie de cette histoire et quels tristes résultats peut amener l'abandon complet de la sainte communion. Un de mes amis de collège reçut, je le sais, le même conseil que moi, celui de communier souvent. Non seulement il ne le suivit point; mais il déserta pour toujours la sainte table. Savez-vous ce qu'il est devenu? Il est entré, dit-on, dans la franc-maçonnerie; c'est tout au moins un ami de la secte et un ennemi déclaré de la religion. Depuis que je suis prêtre, il m'a arrêté au lit de mort de son père et il a empêché un de ses fils de

recevoir les derniers sacrements. Voilà l'homme qui a renié le Dieu de sa première communion!

O mon Dieu! que serais-je devenu moi-même qui avais les mêmes goûts et courais les mêmes dangers que ce pauvre ami; si je n'avais pas écouté le cri du Cœur de Jésus qui m'appela à la communion quotidienne? Merci, mon Jésus, du fruit merveilleux qu'ont produit mes premières communions quotidiennes, et puissé-je en ce jour de bénédiction où, me dit-on, je dois avoir tout pouvoir sur votre Cœur, puissé-je obtenir la conversion de ce malheureux égaré avec qui j'ai toujours gardé, malgré tout, de bonnes relations!

A la fin de mes études scolaires, j'aurais dû régulièrement entrer au grand séminaire. Mais je rencontrai des obstacles insurmontables. J'en profitai pour faire mon cours de droit, ce qui m'occupa durant trois ans et demi, pendant lesquels je préparai mes batteries. Ici encore je constate les effets merveilleux de la communion quotidienne et je puis assurer qu'avec elle tous les biens me sont advenus. Par elle, en effet, non seulement j'ai échappé aux écarts qu'on rencontre trop souvent dans la jeunesse universitaire, mais dès lors je me donnai tout entier aux œuvres de piété et de charité. J'entrai dans la Congrégation de la Sainte Vierge des Pères Jésuites et dans la Conférence de Saint-Vincent de Paul et je devins l'hôte assidu de la Chapelle, nouvellement fondée par les Pères Carmes, où le général de Sonis devait bientôt trouver tant de consolations spirituelles.

De plus, ma vocation se fortifiait au lieu de s'affaiblir, j'étais déjà prêtre dans l'âme, j'étais déjà apôtre, je voulais sauver des âmes.

C'est à cette époque que j'eus le bonheur, l'un des plus grands de ma vie, de convertir un ami d'enfance qui habitait Paris et était devenu sculpteur sur bois, et de plus, libre penseur. C'est à force de communions et de lettres plus ou moins apologétiques, le tout couronné par un voyage à Paris, entrepris dans ce but, que j'ai pu le déterminer enfin à se confesser.

Quelques années après, il quittait la vie d'artiste pour venir me rejoindre au grand Séminaire et devenait un des meil-

leurs sujets de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, et vicaire de la grande paroisse de ce nom. Il est mort, victime de sa piété, en 1891, au cours d'un pèlerinage en terre sainte.

O bien-aimé frère de mon âme, aujourd'hui, je n'en doute pas, vous priez pour moi dans le ciel et vous vous réjouissez avec moi!

Merci, mon Jésus, de toutes mes communions d'étudiant qui m'ont valu tant de grâces et surtout celle de vous avoir donné un prêtre et un élu! *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.*

*
* *

Lorsque j'eus achevé mes études de droit, il était temps de réaliser mes pieux désirs. J'avais alors un peu plus de 23 ans. Mais on s'opposa de nouveau à mon dessein.

Que faire? Moi si timide et par nature si faible de caractère, je puisai dans le pain des forts le courage de faire un grand coup. Je me sauvai à Paris et j'allai frapper à la porte du séminaire de St-Sulpice. Je fus admis aussitôt au séminaire de philosophie, en pleine année scolaire. C'était en 1863 et, chose digne de remarque, je faisais mon entrée le soir du Jeudi Saint.

Une nouvelle faveur m'attendait là. Je me sentis bientôt un grand attrait pour la vie religieuse. Je confiai mes désirs à mon directeur, lui avouant naïvement que je ne pensais ni aux Jésuites, ni aux Dominicains, ni aux Carmes, ni aux Capucins, quoique j'aimasse beaucoup tous ces bons religieux. Je rêvais d'une Congrégation où l'on fit profession d'honorer particulièrement le Très Saint Sacrement. Il répondit qu'il ne connaissait aucune Congrégation de ce genre; il ne savait pas encore que le Vénérable Père Eymard avait établi récemment dans un faubourg de Paris une Congrégation d'hommes voués à l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement. Il me conseilla donc de faire une neuvaine à la Sainte Vierge et il pria avec moi pour obtenir la lumière de Dieu à ce sujet.

Au cours de la neuvaine une notice sur la congrégation du Très Saint Sacrement me tombait providentiellement

entre les mains. C'était la réponse de la Sainte Vierge. J'allai voir le Vénérable Fondateur qui m'accueillit à bras ouverts et me dit que je pouvais entrer de suite au noviciat. C'était bien mon désir le plus ardent, et ç'eut été ma joie très grande.

Mais, pour m'éprouver, mon directeur jugea bon de me faire suivre jusqu'au bout les cours de séminaire, ce qui recula de quatre ans mon entrée au noviciat du Très Saint Sacrement.

En ce temps là, quoique le séminaire de St-Sulpice eût la réputation, bien méritée d'ailleurs, depuis son origine, d'être remarquable par la dévotion au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge, c'était la coutume de n'accorder la communion aux élèves que par mesure, selon les degrés de la cléricature. Ainsi les tonsurés ne communiaient qu'une ou deux fois par semaine, et ainsi de suite jusqu'au diaconat, où quelques diacres seulement avaient le privilège de pouvoir communier chaque jour. Heureusement que, grâce à Pie X, ce vieux système plus ou moins janséniste est aboli pour toujours.

Quant à moi, j'ai eu la chance incroyable d'y échapper, et depuis mon entrée au séminaire jusqu'à ma sortie, même durant le temps des vacances, je ne me souviens pas d'avoir manqué une seule communion. C'est à quoi j'attribue en grande partie, ma persévérance dans la vocation eucharistique qui courait des dangers, même à St-Sulpice.

Ce qui contribua beaucoup aussi à m'entretenir dans la piété envers le Saint Sacrement, c'est l'insigne faveur d'avoir occupé, tout le temps de mon séminaire, une des trois cellules qui donnaient sur la tribune de la chapelle et d'où l'on apercevait le tabernacle et la lampe du sanctuaire, de sorte que j'étais presque constamment et le jour et la nuit, en la présence du Seigneur. Quel merveilleux prélude à la vie d'adoration que je devais mener plus tard!

O mon Jésus! les belles années que vous m'avez fait passer au grand séminaire! Quelle édification et quelles saintes joies vous m'avez fait trouver au milieu de cette élite de jeunes gens qui, de toutes les parties de la France et du monde se donnaient rendez-vous dans cette bénie maison de St-Sulpice!

Mais ne m'eussiez-vous fait connaître que l'abbé Bonnel de Longchamp, dont je devais écrire la vie plus tard, je ne saurais comment vous rendre de dignes actions de grâces. Merci, ô mon bon Maître, de ce temps de grâces et de bénédictions qui m'a si bien préparé au sacerdoce et à la vie eucharistique!

A la fin de mon séminaire, n'étant que diacre, j'entrai au noviciat du Très Saint Sacrement. Le vénérable fondateur de la congrégation ayant besoin de prêtres, me fit avancer au sacerdoce aux quatre-temps de septembre suivant. Ah! quel souvenir pour moi de me rappeler et de pouvoir dire que j'ai été préparé au sacerdoce et que j'ai été assisté à ma première messe par un Vénérable, le Vénérable Pierre Julien Eymard, dont Pie X disait que ce fût peut-être le plus grand saint du XIXe siècle!

En ce jour, j'avais une soif si ardente de me consacrer totalement à l'Eucharistie, j'étais si sûr de ma vocation, que, chose inouïe dans l'histoire des Ordres religieux, j'eus l'audace, au bout d'un mois de noviciat seulement, de demander à faire mes vœux publiquement, avant de monter à l'autel. C'était anticanonique au suprême degré; le Vénérable ne manqua pas de me le faire observer; il me donna cependant la permission demandée, en me faisant comprendre que si je m'engageais en conscience vis-à-vis de la Congrégation, elle ne s'engageait à rien vis-à-vis de moi et il ajouta ce mot typique que je n'oublierai jamais: "Vous êtes un voleur!". Le bon Père voulait dire que je volais le bon Dieu.

C'est dans ces conditions que je lus avec entrain une formule de profession qui ne devait avoir de valeur qu'au bout d'un an. Et je commençai mon premier sacrifice, étant déjà religieux du T. S. Sacrement au fond du cœur.

Je vous ai donc volé, mon cher Sauveur Jésus! oui! je vous ai volé le plus grand des trésors, le trésor de l'Eucharistie. C'est aujourd'hui la première fois que je m'en accuse et je promets solennellement de ne jamais m'en repentir, bien plus, je jure de faire mon possible pour exploiter toujours davantage ce trésor d'une richesse infinie. Puissé-je être fidèle à ma résolution! je vous en demande instamment la grâce.

*
* *

J'étais au comble de mes vœux, car j'étais sûr dès lors de ma communion quotidienne, ayant le pouvoir effrayant, mais ineffablement doux, de commander à Dieu lui-même de descendre chaque matin sur l'autel à la voix de son pauvre petit prêtre.

Mais maintenant, pour rendre grâces d'un tel et si grand bienfait qui en contient tant d'autres, il faudrait comprendre ce que c'est que le sacerdoce, ce que c'est qu'un prêtre, ce que vaut une messe, ce que c'est que l'état religieux, surtout l'état religieux rayonnant autour de l'Hostie Sainte pour la glorifier perpétuellement et solennellement. Or il est impossible à l'homme de se faire une idée, même lointaine, de ces choses vraiment divines.

A ce sujet, j'entends Bossuet nous dire: "Il n'y a rien de plus grand au monde que Jésus-Christ, et ce qu'il y a de plus grand en Jésus-Christ, c'est son sacrifice."

"Quand le prêtre célèbre, dit le saint auteur de l'Imitation, il réjouit les anges, il édifie l'Eglise, il aide les vivants, il soulage les morts, il se rend lui-même participant de tous les biens.

Une sainte écrivait: "autant les arbres ont de feuilles, autant la terre a de grains de sable et la mer de gouttes d'eau et le soleil de rayons, autant de mille fois plus la messe renferme de mystères et de trésors."

"Si le prêtre savait ce qu'il est, s'écriait notre Vénérable Père, il deviendrait fou d'orgueil ou de bonheur!"

Et voilà cinquante ans que, sauf quelques jours de maladie ou d'impossibilité quelconque, j'ai célébré les saints mystères chaque jour, même sur mer en de lointains voyages! Cela donne à peu près 18,200 messes.

Quel honneur incomparable! Quelle faveur étonnante! mais aussi quelle responsabilité!

Merci mon Dieu de m'avoir accordé cette longue existence sacerdotale et de m'avoir supporté malgré mes nombreuses misères. Aussi, je veux chanter éternellement vos miséricordes: *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

*
* *

A la grâce sacerdotale, ô mon Dieu, vous avez donc ajouté la grâce de la vie religieuse. C'est un don nouveau, c'est une faveur extraordinaire, parce que c'est une vraie participation à l'état foncier de Notre Seigneur Jésus-Christ, que Monsieur Olier appelle si bien le Religieux de son Père, et qui a toujours été prêtre, état sublime qu'il exerça dès le sein de sa Mère, et qu'il exercera éternellement dans le Ciel: *tu es sacerdos in aeternum.*

Mais si la vie religieuse est si belle et si féconde considérée en elle-même, que faut-il en penser lorsque sa fin spéciale est de glorifier le T. S. Sacrement qui est vraiment la tête, le cœur et le centre vivant de toute la Religion.

O cher et vénérable Père Eymard, si sainte Julienne de Mont-Cornille est vraiment la gloire la plus éclatante de la Belgique catholique pour avoir été choisie comme l'instrument de Dieu dans l'institution de la Fête-Dieu, vous serez certainement l'une des plus pures gloires de la France chrétienne pour avoir eu l'idée géniale de perfectionner en quelque sorte l'œuvre de Ste Julienne en fondant une Congrégation dont le but unique est de réaliser pour ses membres et d'étendre aux fidèles dans la mesure du possible la célébration d'une Fête-Dieu perpétuelle et universelle.

Vous n'ignorez pas, en effet, mes bien chers Frères, que, dans nos Maisons, nous jouissons du privilège étonnant et du bonheur ineffable d'une Fête-Dieu qui n'a pas de lendemain, qui n'a même pas d'octave, puisqu'elle dure toujours, et que le soleil eucharistique brille constamment sur nos autels. Notre principale obligation, celle qui prime toutes les autres, c'est d'adorer solennellement, et le jour et la nuit, le T. S. Sacrement exposé au milieu des lumières et des fleurs. En vérité, c'est le ciel sur la terre!

Et voilà cinquante ans que je mène cette vie de Paradis! Grâces soient rendues à Dieu pour le don ineffable de la vocation eucharistique!

Hélas! que n'en ai-je profité comme j'aurais dû le faire. Cependant, malgré mes infidélités, le Seigneur m'a comblé de

bénédictions et de joies sans pareilles et j'ai trouvé dans la Congrégation l'épanouissement complet de ma grâce eucharistique. L'apostolat de la communion quotidienne, dans ma vie sacerdotale et religieuse, a été ma réponse d'amour et de reconnaissance à ce cher Sauveur qui m'a fait trouver dans l'Hostie reçue quotidiennement le secret du bonheur, même en ce pauvre monde.

Cet apostolat, j'ai eu des occasions peu communes de l'exercer dans les différentes œuvres auxquelles, en dehors de notre service d'adoration, la divine Providence m'a permis de m'appliquer; car vous le savez, notre vocation est mixte, elle joint dans une certaine mesure l'action à la contemplation et ce feu d'amour que nous puisons dans la fournaise du cœur eucharistique de Jésus, elle veut que nous le répandions autour de nous. C'est pourquoi notre vénérable Père ne cessait de demander des hommes de feu, des prêtres de feu, comme il l'était lui-même, afin que nous puissions nous écrier avec le divin Incendiaire: Je suis venu apporter le feu sur la terre et que désiré-je, sinon qu'elle en soit tout embrasée.

*
* * *

Parmi ces œuvres qui m'ont saintement passionné, la première en date et en importance ce fut la grande Association des Prêtres-Adorateurs, qui comprend aujourd'hui plus de 100,000 associés parmi lesquels on peut compter nombre de cardinaux, d'archevêques et d'évêques et même N. S. Père le Pape Benoît XV. Or, jugez de la gloire immense que peut donner une telle œuvre à Notre Seigneur Jésus-Christ, si vous pensez que chacun de ses membres, s'engage à faire chaque semaine, une heure d'adoration continue en union avec les Religieux du T. S. Sacrement.

Cela fait plus de cinq millions d'heures d'adoration offertes chaque année par des âmes sacerdotales.

Mais que dire des torrents de grâces qui dérivent de cette sainte pratique pour tous ces pieux associés et pour l'Eglise tout entière! C'est vraiment incalculable.

J'ai eu le bonheur d'introduire l'Œuvre des Prêtres Adorateurs en Belgique de 1881 à 1886, et depuis lors, sans être son directeur d'office, je l'ai constamment suivie et j'ai travaillé à son développement un peu partout, grâce aux *Annales de l'Œuvre* et aux congrès eucharistiques. De là, des rapports avec une multitude de prêtres que j'ai utilisés pour la diffusion de la communion quotidienne: j'ai rappelé souvent à ces chers associés qu'ils n'ont pas été consacrés seulement pour offrir le divin sacrifice, mais aussi pour administrer les sacrements et surtout pour semer des hosties *ut sumant et dent cæteris*.

Que de chaudes sympathies j'ai rencontrées dans ce précieux ministère et que d'amitiés fraternelles j'ai contractées dans le monde sacerdotal, amitiés vraiment infrangibles, parce que le lien qui unit nos cœurs n'est autre que ce lien de l'éternel amour qu'est le Cœur eucharistique de Jésus.

*
* *

Une autre œuvre à laquelle je me suis dévoué de tout cœur et qui m'a valu des grâces et des consolations de choix, c'est l'œuvre mondiale des congrès eucharistiques internationaux.

Quelle chance inouïe j'ai eue, ou plutôt quelle grâce incomparable Dieu m'a faite d'avoir permis que j'aie pu assister à tous les congrès eucharistiques, depuis le premier jusqu'au dernier, sauf à deux, c'est-à-dire à 23 sur 25, depuis celui de Lille (1881) jusqu'à celui de Lourdes (1914!). Je ne sache aucun prêtre au monde, ni même aucun fidèle, qui puisse en dire autant.

Chacun de ces congrès, avec ses splendides manifestations et ses assemblées solennelles, tenues dans l'épanouissement d'une charité fraternelle impressionnante, m'est apparu comme la vision trop passagère, malheureusement, de ce beau règne de Dieu sur la terre, qui fut toujours rêvé par le Vénérable Père Eymard.

J'ai eu là, vous le pensez bien, mes chers Frères, des occasions nombreuses de plaider la cause de la communion quotidienne, et je n'ai pas manqué d'en profiter.

Mais aussi, grâce à ces admirables réunions se multipliant dans tous les pays du monde, que de beaux voyages j'ai pu faire, dont quelques-uns furent de magnifiques pèlerinages. C'est ainsi que, en dehors de la Belgique qui a eu ses beaux congrès de Liège, d'Anvers, de Bruxelles, de Namur et de Tournai, j'ai pu visiter Rome, Lourdes, Jérusalem, Paris Madrid, Vienne, etc.

C'est également par le moyen de ces pieuses démonstrations que j'ai bénéficié de relations quelquefois intimes, toujours on ne peut plus édifiantes, avec les plus saints personnages du siècle dernier, tels l'apôtre de Paris, Mgr de Ségur, l'inspiratrice des congrès, Mlle Tamisier, les deux saints frères de Lille, M. Vrau et M. Feron-Vrau, le saint de Toulouse, le P. Marie-Antoine et d'autres, sans compter les deux grands papes que furent Léon XIII et Pie X.

Eh bien! mes frères, vous ai-je trompé en vous affirmant dès le principe que tous les biens me sont arrivés par l'Eucharistie et avec l'Eucharistie? Ah! que le Seigneur a été bon pour moi: *Quam bonus Israel Deus!*

(à suivre)

A propos de Première Communion

Q.—Curé d'une paroisse où il y a de bonnes écoles, pourrais-je annoncer qu'à l'avenir il faudra avoir *sept ans* pour faire sa première communion et même la communion pascale?

R.—Non, ce serait contraire aux canons 12,859 et 906 du Nouveau Code de Droit canonique et au Décret *Quam Singulari*.

Les curés ne peuvent jamais dispenser des lois générales ou particulières, sans un pouvoir spécial à eux accordés. (Can. 83.)

(Voir tout le premier article de l'ouvrage de M. l'abbé Gariépy, *Nouveau Code de Droit canonique et Théologie morale*).

(*Semaine Religieuse de Québec, 15 mai, 1919*).

Sujet d'Adoration

Les vertus sacerdotales :

LA PRATIQUE DE LA CHARITÉ FRATERNELLE. LA DOUCEUR

I — Adoration

1^o Saint Paul énumérant les qualités de la charité dit qu'elle est patiente, qu'elle ne s'irrite point, ne tient aucun compte du mal, qu'elle excuse et supporte tout. La vraie charité en un mot, se manifeste par une douceur inaltérable dans les paroles, dans les actions, dans toute la conduite de la vie... *Mansuetudo est bonitas cujuslibet ad quemlibet.* (S. Th. 2. 2^æ 9. 157 a. 1.)

O Jésus, vous qui êtes ineffablement doux—*dulcedo ineffabilis*—enseignez-moi à être doux de cœur à votre exemple.

2^o Je dois chercher à être doux toujours, avec tous, en premier lieu parce que je suis l'homme de Dieu. *Tu autem, o homo Dei, sectare... caritatem, patientiam, mansuetudinem* (1, Tim. VI, II).

Qu'elle n'est pas en effet, la douceur de Dieu dans ses rapports avec nous: *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ* (Ps. XXX, 20). La patience, la douceur, la miséricorde sont le cachet de toutes ses œuvres: *suavis universis et miserationes ejus super omnia opera ejus* (Ps. CXLIV. 9).

Je vous adore, ô Dieu, infiniment bon, infiniment doux: *Tu, Domine, suavis et mitis* (Ps. LXXXV, 5). Je vous adore, ô Père, dont la Providence gouverne avec suavité toutes choses: *Tua, Pater, providentia gubernat omnia... suaviter disponens omnia* (Sap. XIV, 3).

Représentant de Dieu, ne dois-je pas chercher à me conformer à celui que je représente ?

3^o Je dois en second lieu chercher à pratiquer la douceur à cause de Jésus-Christ dont je suis le ministre. Le carac-

tère personnel sous lequel Jésus se présente à nous est la douceur: *Ecce rex tuus veniet tibi mansuetus*. (Zach. ix, 9).

L'œuvre pour laquelle il est venu, est une œuvre de douceur: panser les cœurs brisés, annoncer aux captifs la délivrance, consoler les affligés... Plein de douceur, il n'achève pas le roseau brisé, n'éteint pas la mèche encore fumante, il n'y a pas de tristesse dans son aspect, pas d'empressement ni de trouble dans sa conduite (Ps. XLII, 1).

Admirons la douceur de Jésus envers ses ennemis qui le poursuivent de leur haine...envers ses Apôtres pleins de défauts...envers les foules qui l'importunent..., envers le traître Judas, et les bourreaux qui le crucifient... Dans toutes ces circonstances où nous excuserions chez nous des saillies d'humeur, un langage irrité, au moins une attitude sévère, Jésus se montre parfaitement doux: *Agnus mansuetus* (Jerem. xi, 19).

Or, qui plus que le prêtre doit imiter Notre Seigneur? Ne continue-t-il pas sa mission? Jésus, mon Maître et mon Modèle, donnez-moi de reproduire dans ma vie vos exemples de douceur...

4° L'Eucharistie que tous les jours je consacre et reçois m'oblige également à pratiquer une douceur parfaite. Qu'elle est douce, suave, patiente, débonnaire l'Eucharistie!...

N'est-ce pas pour manifester la suavité de l'Esprit du Seigneur qu'elle a été instituée: *dulcedinem quam in filios habes ostendebat* (Sap. xvi, 21).

Quelle douceur dans les circonstances de son institution, la veille de la mort du Sauveur... Quelle douceur dans les conditions qui entourent sa permanence avec nous...

Par amour pour Jésus-Eucharistie, cherchons nous aussi, à être parfaitement doux.

5° La mission que je dois remplir auprès des âmes qui me sont confiées, m'oblige également à être doux. Sans douceur, sans affabilité, je ne pourrai jamais être agréé des hommes vers qui Dieu m'envoie; j'éloignerai au lieu de sauver: *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum, sed in omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros in multa patientia...in longanimitate, in sua-*

vitae, in Spiritu Sancto, in caritate non ficta (II Cor. VI, 3).

Savoir réprimer jusqu'aux moindres mouvements d'impatience, être doux envers tout le monde afin de gagner toutes les âmes à Jésus-Christ, voilà un art bien difficile que vous seul, ô mon Dieu, pouvez m'apprendre.

6° Je me dois enfin à moi-même de me maintenir toujours dans l'esprit de douceur. Sans cette vertu, en effet, je me laisserai conduire par mon humeur naturelle, qui prendra feu à la moindre contradiction, je m'emporterai, je serai hors de moi-même. . .

Avec la douceur, au contraire, je serai maître de mes passions, je posséderai la paix et je pourrai entendre la voix de l'Esprit-Saint qui me parlera.

Loin de moi donc ces impatiences, ces réponses dures, ces manières brusques auxquelles j'ai peut-être cédé bien des fois: *Obsecro ut digne ambuletis . . . in omni humilitate et mansuetudine* (Eph. IV, 1).

II — Action de grâces

1° Le Seigneur nous a fait connaître dans divers passages des Saintes Ecritures les heureux fruits que nous recueillerons de la pratique de la douceur. Méditons-les pour nous encourager à être doux.

La douceur est comme un ornement qui attire sur nous les complaisances de Dieu, car il voit dans une âme en qui brille cette vertu sa propre image et celle de son divin Fils: La douceur, dit S. Thomas, est très agréable à Dieu, selon cette parole de l'Ecclésiastique: ce qui lui plaît, c'est la fidélité et la mansuétude, *quod beneplacitum est Deo, fides et mansuetudo* (I, 34), et d'après S. Hilaire, la douceur fait que notre âme devient une demeure digne du Christ" (2, 2æ 9, CLVII art. 4, 2). En effet, lorsque nous avons dompté un mouvement de colère, ne sentons-nous pas dans notre cœur, une véritable joie surnaturelle? *Suscipiens mansuetos Dominus* (Ps. CXLVI,6).

La douceur a le privilège de révéler à l'âme qu'elle pacifie, Dieu, ses mystères, ses secrets; *mansuetudo maxime ordinat ad Dei cognitionem* (S. Thomas 2 2æ, 9, CLVII, art, 4, 1).

Le cœur qui est dans le calme et le silence est disposé à recevoir les communications divines; Dieu au contraire fuit devant l'âme en effervescence. Or n'est-ce pas un bonheur bien enviable que de connaître Dieu plus parfaitement?

Un troisième effet de la douceur, qui découle des précédents, est d'incliner en notre faveur la miséricorde et la toute-puissance divines: *mansuetorum semper tibi placuit deprecatio* (Judith, IX, 16). On ne peut rien refuser à celui qui se montre doux et affable: la douceur nous ouvre donc le cœur de Dieu, elle obtient à nos prières d'être exaucées.

Notre Seigneur enfin nous assure que ceux qui auront dompté les emportements de la colère, de l'impatience posséderont le royaume éternel: *beati mites quoniam ipsi possidebunt terram* (Math. v, 4).

2° A l'égard du prochain, la douceur nous ouvre le cœur et la confiance des hommes. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui me l'assure: *verbum dulce multiplicat amicos et mitigat inimicos; et lingua eucharis in bono homine abundat* (Eccli. VI, 5).

Si je suis doux, patient, affable, je me ferai aimer de mes confrères et de mes ouailles; *Fili, in mansuetudine opera tua fac et super hominum gloriam diligeris* (Eccli., III, 19);—j'arriverai à dissiper les préventions, à faire tomber les répugnances, au moins à éviter des heurts toujours regrettables: *responsio mollis frangit iram; sermo durus suscitatur furorem* (Prov. xv, 1).

Qu'il est agréable de vivre en paix avec tout le monde, d'être aimé par ceux avec qui l'on a à traiter: c'est la douceur dans les rapports avec les hommes qui établira cette paix... Faites donc, ô Jésus, que mon cœur devienne doux comme le vôtre...

3° La douceur, en particulier, rendra fécond mon ministère. C'est la douceur avec laquelle je traiterai les âmes, qui leur fera accepter les sacrifices que j'aurai à leur demander pour mener une vie vraiment chrétienne: *Qui patiens est, multa gubernatur prudentia* (Prov. XIV, 29).

4° Si j'arrive à m'établir solidement dans la douceur, je posséderai aussi mon propre cœur; comme l'enseigne Cassien,

la douceur réprime non seulement la colère, mais encore toutes les autres passions, même les mouvements désordonnés de la chair. Combien nous souffrons, n'est-il pas vrai, de sentir si souvent que nos instincts mauvais ne sont pas morts, mais qu'ils sommeillent seulement! (Corn. a Lap. in Jer. XI, 19).

5° Remercions Dieu de la grande douceur avec laquelle il nous traite: *cum magna reverentia disponis nos* (Sap. XII, 18). Combien de fois lui avons-nous donné sujet de s'irriter contre nous par nos péchés, notre manque de correspondance à sa grâce... Il supporte tout et toujours il nous reçoit avec la plus grande bonté...

Examinant notre vie, considérons les preuves spéciales de la douceur de Dieu, de Jésus-Christ, à notre égard, et remercions Dieu d'être si bon, si doux pour nous: *quia suavis est misericordia tua* (Ps. CVIII, 21).

III — Réparation

1° Aux pieds de Jésus doux et humble de cœur examinons-nous sur la manière dont nous pratiquons ordinairement la douceur et sur les fautes que nous commettons le plus souvent contre cette vertu.

Douceur intérieure: la douceur, à ce point de vue s'exprime par la bienveillance dans les pensées, l'indulgence dans les jugements: lorsqu'on m'a manqué en quelque chose, ai-je soin de réprimer non seulement mon indignation extérieure, mais jusqu'aux moindres désirs intérieurs de vengeance?... Ai-je pardonné sincèrement, sans arrière-pensée, le mal qu'on aurait pu me faire?... Ne suis-je pas trop prompt à me froiser pour un manque d'égard?...

Douceur extérieure: elle modère les paroles, les gestes, les actions... Ai-je été affable avec tous, sans distinction de petit ou de grand, surtout avec ceux qui ayant davantage besoin de conseil et de protection, sont par là même plus exerçants?... N'ai-je pas été parfois dur dans ma manière d'agir ou dans mes réponses? Ai-je été condescendant comme je le devais?... Ai-je cherché à consoler et à soulager les mal-

heureux, ceux qui souffrent?... Dans la correction même, encore que nécessaire, ai-je cherché à ne pas blesser?...

Pour toutes les fautes dont je puis m'être rendu coupable contre la douceur je vous demande pardon, ô Jésus, et je vous promets de ne jamais rien dire ou faire désormais tant que je serai sous l'empire de l'émotion: *omnem ostendentes mansuetudinem ad omnes homines* (Tit. III, 2).

2° Pour m'habituer à être doux envers les hommes, je chercherai à être doux aussi envers moi-même et envers Dieu.

Je serai doux envers moi en acceptant sans murmure les désillusions qui pourront renverser mes rêves les plus chers, l'insuccès de mes meilleures entreprises, et les obstacles qui s'opposent à mes desseins. En vérité, ne me suis-je pas plusieurs fois découragé, irrité en face de ces difficultés?...

Je serai doux envers Dieu, en acceptant de bon gré, toutes ses volontés quelque pénibles qu'elles soient, quelle que soit la personne, l'événement, la chose qui me les manifestent...

3° La véritable douceur exige une grande abnégation de soi-même, un renoncement continuel, car pour être doux, il faut qu'on se fasse tout à tous... Guerre donc à l'amour de mes aises, à la recherche de ma propre satisfaction: *omnibus debitor sum* (Rom. I, 14).

Lorsque j'aurai bien compris cela, je n'aurai plus de difficulté à pratiquer la douceur... Mais combien c'est difficile!

4° Un autre fondement de la douceur, c'est l'humilité: *mansuetudo vera non nisi ex vera humilitate procedit* (S. Bernard). Car seule l'humilité peut assez livrer l'homme à Dieu pour lui faire accepter sans murmure ses volontés..., seule, elle le livre assez au prochain pour le maintenir doux, affable, dévoué envers tous..

5° Réparons pour toutes les injures, blasphèmes, profanations, sacrilèges que l'ingratitude humaine fait souffrir chaque jour à Jésus-Christ, en particulier dans le Sacrement de son amour.

Tout cela ne provoque-t-il pas la colère divine, la juste indignation du Sauveur?

Demandons pardon pour les irrévérences, légèretés, négligences dont nous nous sommes rendus coupables nous-mêmes.

Comment avons-nous imité notre divin Modèle: *recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini animis vestris deficientes*, (Heb. XII, 1).

IV — Prière

1° O Jésus, qui vous êtes fait connaître à nous comme un modèle de douceur, rendez mon cœur semblable au vôtre: doux, affable, dévoué, humble.

Corrigez la dureté de ce cœur si facile à éclater en récriminations, en reproches; mais faites que parmi tous mes travaux quelque nombreux et absorbants qu'il soient, je me possède toujours: *Anima mea in manibus meis semper*. (Ps. CXVIII, 190).

Modérez les sentiments d'indignation qui soulèvent mon cœur en face du mépris et de l'ingratitude dont vos ministres sont trop souvent l'objet.

Donnez à mon âme une charité vraie pour le prochain, à mes yeux un regard bienveillant, à ma bouche une parole affable, à mes lèvres un sourire bienveillant, à mon extérieur tout entier un abord prévenant, sans raideur, ni dédain.

2° Esprit-Saint qui êtes l'amour même, la douceur, la suavité, aidez-moi à aplanir les rugosités de mon caractère, à maîtriser les bouillonnements de ma nature qui s'impatiente devant le moindre obstacle, qui se raidit en face de l'humiliation.

Donnez-moi la patience pour supporter—la compassion pour plaindre—la condescendance pour guérir...

Donnez-moi la douceur qui, en chaire, attirera les âmes; la longanimité et l'indulgence qui, au confessionnal ouvriront aux cœurs la voie des aveux et du repentir; la patience partout et toujours.

Fructus Spiritus est caritas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo (Gal. v, 22).

3° Demandons surtout à Jésus de nous communiquer son esprit de douceur qui est si abondamment contenu et si merveilleusement manifesté dans le Sacrement de son amour:

panem de cælo præstitisti illis... omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem (Sap. XVI, 20).

Avec l'Eglise, dans la Postcommunion de la Messe du Sacré Cœur prions-le: *Pacificis pasti deliciis, et salutaribus sacramentis, te supplices exoramus, Domine Deus noster: ut qui militis es, et humilis corde, nos a vitiorum labe purgatos, propensius facias a superbis sæculi vanitatibus abhorrere.*

La Présence Réelle (1)

Christus heri, hodie, ipse et in sæcula.
Le Christ était hier, il est aujourd'hui,
il sera dans tous les siècles.

Hebr., XIII, 8.

Mes Frères,

Au jour où Notre Seigneur donnait à ses Apôtres la mission d'évangéliser toutes les nations, il ajoutait comme un gage de succès pour leur apostolat futur, ces mystérieuses paroles: "Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles." Voici que je suis avec vous! Et pourtant, à quelques heures de là, il allait remonter vers son Père et reprendre en vainqueur le chemin de ce ciel de sa gloire, que pour nous il avait quitté. Il dit cependant: "Voici que je suis avec vous." C'est qu'il avait trouvé dans les trésors de son Cœur divin le moyen, en retournant au ciel, de ne pas quitter la terre. Avec sa Passion et sa mort, prix de notre rachat, il avait donné au monde son Eucharistie, sacrement adorable de son Corps et de son Sang. Nous croyons à ce testament sublime de notre Dieu, nous adorons avec foi et amour la présence permanente de notre Sauveur parmi nous, et nous disons avec l'Eglise au saint Concile de Trente: "Après la consécration du pain et du vin, Notre

(1) Pour nous rendre au désir de certains confrères, nous donnons ce sermon qui pourra être utilisé soit pour la Fête-Dieu, soit pour un des jours du triduum.

Seigneur Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent sous les espèces sacramentelles.”

Ce dogme étant énoncé, nous devons en assigner le fondement, non pour le défendre contre les attaques dont il a été l'objet, mais pour nous rendre à nous-mêmes de notre foi ce compte raisonnable que demande l'Apôtre au chrétien fidèle.

Nous sommes réunis pour raviver notre foi, et par là-même augmenter notre amour envers l'auguste Sacrement. Or, le premier bienfait que nous offre l'Eucharistie, celui qui sert de base à tous les autres, c'est le bienfait de la présence réelle qui, dès lors, s'impose le premier à notre étude. Nous essaierons de réparer, par la vivacité de notre foi sagement éclairée, l'ingratitude de ceux qui ne croient pas, qui n'ont pas le cœur assez grand pour croire, et pour cela nous constaterons la *vérité*, puis la *réalisation* de ce bienfait de notre Dieu, et nous tâcherons de l'en aimer davantage.

Première partie. — La promesse

Disons d'abord que la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est une de ces vérités qui dépasse dans sa conception les limites de notre intelligence, comme elle est, dans sa réalisation, au-dessus de tout pouvoir humain. Nous ne pouvons donc assigner à ce dogme d'autre fondement que celui de la foi, mais en ce point particulier, notre foi s'appuie sur la parole même de Jésus-Christ, Verbe et organe du Père parmi les hommes.—“Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang”, avait dit le Sauveur dans une circonstance trop présente à notre cœur et en même temps trop chère à notre foi, pour qu'il soit besoin de la rapporter longuement ici. “Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang.” Et le pain et le vin de la Cène disparaissaient pour faire place, sous leurs apparences demeurées intactes, à la Chair et au Sang du Sauveur lui-même.

Il nous faut entendre ces paroles d'une présence réelle et substantielle, car c'est ainsi que Jésus-Christ les a entendues. Le récit évangélique nous montre en effet Notre Seigneur faisant successivement à ses disciples la promesse, puis la révélation plus explicite de cette transformation mystérieuse,

puis enfin la réalisant devant eux par les paroles sacrées que nous venons de rappeler.

La promesse était déjà ancienne. "Il a donné la nourriture à ceux qui le craignent", disait David, dont le regard prophétique entrevoyait dans l'avenir ce mémorial complet de toutes les merveilles de la loi ancienne. Et voilà qu'après deux mille ans, Jésus-Christ vient un jour et dit: "Cette nourriture que le Seigneur donne à ceux qui le craignent, je suis venu vous l'apporter." Et il renouvelle solennellement la promesse de Dieu faite jadis par le Prophète.

C'était à Capharnaüm, dans une prédication publique plus d'une année avant la dernière Cène, au lendemain de la multiplication des pains, Jésus-Christ dit à la foule: "Vous me cherchez, parce que je vous ai rassasiés, mais je vous le dis, cherchez non pas la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle." Quelle sera donc cette nourriture? La manne descendue du ciel, ce pain mystérieux semé chaque matin par la main des Anges? En vérité, répond le Sauveur, la manne n'était pas le vrai pain du ciel. Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts, et celui qui mange le pain venu d'en haut aura la vie éternelle; ce pain de vie, c'est moi! Et celui qui me mange ne mourra point!... Et les murmures d'incrédulité accueillent cette affirmation du Sauveur. Comprenez-vous! il a ouvert son Cœur: et ceux qui l'entendent s'étonnent, ils sont déconcertés; ils n'ont pas un cœur pour comprendre le cœur de Dieu! Ils apportent le raisonnement humain, les pourquoi et les comment de l'orgueil. Ils disent: "Comment celui-là peut-il être le pain du ciel?"—Comment! ce cri de notre cœur étroit en face des divines expansions du cœur de Dieu. Comment! est-ce que Dieu ne sait pas renverser les pourquoi et les comment de l'homme? Est-ce que Dieu dans sa toute-puissance ne se joue pas des défis de l'humanité? Il est Dieu, la question est de savoir ce qu'il a permis; non pas ce qu'il peut faire, ni comment il le fera. Aussi mes Frères, entendez-vous comment Jésus-Christ répond aux murmures d'incrédulité que soulève son assertion: il la répète jusqu'à trois fois et avec

toute la solennité du serment. "En vérité, en vérité, je vous le dis..."

Voilà la promesse: mais il faut quelque chose de plus, il faut une explication.—Ce pain de vie que nous acceptons, comment sera-t-il donné au monde? A ce comment le Sauveur veut bien répondre, car ce n'est plus l'objection d'un cœur qui doute, c'est la demande d'une intelligence soumise qui veut s'éclairer. "Ce pain que je vous donnerai, dit Jésus-Christ, n'est autre que ma Chair elle-même livrée pour le salut du monde. *Caro mea est pro mundi vita.*"—C'est par la Chair de Jésus-Christ, non par sa simple parole ou quelque autre manifestation de sa personne divine que nous vient le pain du ciel. C'est sa Chair qui est ce pain. "Et cette Chair du Fils de l'homme, si vous ne la mangez, si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous."—Et voyez la merveille; admirez cette intimité d'union qu'il me faut entendre de la bouche même de mon Sauveur pour y croire: "Celui qui mange cet aliment divin demeure en moi et moi en lui, il vit de moi, pour moi, et moi pour lui."

Je vous le demande, mes Frères, Jésus-Christ pouvait-il annoncer plus clairement sa volonté divine de nous donner en nourriture sa Chair et son Sang! Pouvait-il nous faire plus vivement sentir la nécessité qu'il y a pour nous d'y participer!

Mais à quoi bon toutes ces instances, s'il n'y a là qu'une figure de Jésus-Christ, une représentation, un symbole destiné tout au plus à perpétuer sa mémoire parmi nous? Et quoi! un peu de pain, un peu de vin pour me représenter mon Sauveur! Jésus-Christ ne connaît-il donc plus ma nature? Est-ce que mon cœur ne sera pas plus ému en présence du crucifix? Est-ce que je ne sentirai pas ses battements précipités quand je presserai sur ma poitrine la croix du Rédempteur? Et pourtant Jésus-Christ ne nous dit rien de cette représentation de son martyr, tandis que de l'Eucharistie, il nous parle comme à satiété.

C'est qu'il y a dans l'Eucharistie quelque chose de plus qu'une figure. Les Capharnaïtes ne s'y trompèrent pas; malgré leur grossièreté, ils comprirent le sens des paroles du

Sauveur; mais plutôt rebutés par le côté élevé de cette doctrine que consolés par ses divines promesses, vaincus d'ailleurs dans leurs raisonnements étroits par l'insistance même de Notre Seigneur, il s'en allèrent en murmurant, et quittèrent à jamais le Maître. *Abierunt retro, et jam cum illo non ambulabant.*—Mais Seigneur! pourquoi donc les laissez-vous aller? Vous n'avez qu'un mot à dire! Vous n'avez qu'à leur faire comprendre qu'il n'y a là qu'une figure. Mais non! le Sauveur, quoi qu'il en puisse coûter à son cœur devant cette désertion, maintient son affirmation. Se tournant vers les quelques disciples restés fidèles: "Et vous, leur dit-il, vous au moins ne comprendrez-vous point mon amour, voulez-vous aussi m'abandonner?"—Oh non, il n'y a pas là qu'une figure! Ceux qui l'ont dit ont rapetissé Jésus-Christ. Eux aussi, mesurant aux sentiments de leur cœur rétréci par l'orgueil, les profondeurs de l'amour divin, ont prétendu en trouver la limite et le terme, poser des axiomes, que le Créateur ne pourrait pas franchir. "Ce n'est pas possible!"—Et devant son affirmation réitérée: "C'est possible!" ils ont dit comme les premiers: "*Durus est hic sermo.*" C'est là une parole trop difficile à entendre. Et ils s'en sont allés, et depuis lors, hélas, ils ne sont plus avec le Maître.

Parmi les disciples restés autour de Jésus-Christ, il y en avait un qui ne croyait pas, mais qui avait intérêt à rester. Il y en avait un qui, à l'incrédulité, joignait l'hypocrisie. C'était Judas! Judas qui n'aimait pas son Maître, et qui, pour cela, ne pouvait croire à l'amour de son Maître. Ah! c'est qu'il faut aimer pour croire, aimer beaucoup pour croire pleinement en face des manifestations du Cœur de Jésus-Christ, devant ses divins épanchements sur nous. L'amour en ces choses engendre la foi, et la foi augmente l'amour. Aussi voulons-nous croire à cet immense amour du Sauveur, afin de l'aimer davantage, car nous savons et nous confessons avec saint Pierre, qu'il est le Fils de Dieu, tout-puissant comme lui, et comme lui fidèle dans ses promesses.

C'est qu'en effet, mes Frères, ce que les disciples de Capharnaüm réputaient impossible de la part du fils de Joseph le charpentier, est devenu une réalité vivante sous l'action

créatrice du Verbe de Dieu, qui comme son Père, a les paroles de la vie éternelle.

Encore une fois, je vous l'accorde, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il n'y aurait dans son affirmation qu'une folie, devant laquelle il nous faudrait passer avec pitié sans plus y prendre garde. Mais Jésus-Christ est Dieu, ce qu'il promet il le fera. Vous avez entendu la promesse. Vous en avez pesé tous les termes, reconnu, si j'ose dire, toutes les difficultés. Voyez-en maintenant l'accomplissement. Le récit en est consigné dans le même livre où, tout-à-l'heure, nous lisions la promesse, et ce livre est signé de Dieu.

Deuxième partie. — La réalisation

Au moment de quitter les siens, le Christ à table avec eux pour la dernière Cène, prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur donna en disant: "Prenez et mangez : ceci est mon Corps. Puis prenant le calice, il le bénit pareillement et le leur donna en disant: Buvez-en tous, ceci est mon Sang, le sang du nouveau Testament qui sera répandu pour la rémission des péchés."—Comment celui-là nous donnera-t-il son corps à manger et son sang à boire, avaient dit en le quittant les disciples de Capharnaüm.—Eh bien! ce comment, Jésus-Christ le révèle aujourd'hui. Le pain et le vin sous sa parole toute-puissante ont fait place à son corps et à son sang. Car il ne dit pas, et pesons ici tous ses termes, il ne dit pas: "Ce pain est mon Corps, ce vin est mon Sang", pour que nos hérétiques luthériens, partisans de la doctrine de *l'impanation* sachent bien qu'il n'y a pas là simplement une union de Jésus-Christ au pain et vin, mais une substitution véritable, ce que l'Eglise catholique appelle dans sa terminologie rigoureuse, la transsubstantiation.—Il ne dit pas: Ceci est la figure de mon corps, la figure de mon sang, pour opposer sa divine parole aux sacramentaires modernes. Et ce corps n'est pas un corps quelconque n'ayant, comme le disait Calvin, de réalité que par la foi de ceux qui le reçoivent; mais bien le corps réel et substantiel du Sauveur, celui-là même qui doit le lendemain être immolé sur la croix pour la rémission

des péchés "*Quod pro vobis tradetur.*" Il semble que le Sauveur, lisant par avance dans le cœur des hérétiques, ait voulu fournir à son Eglise, par la nette précision de ses paroles, la réponse à leurs objections. Certes la raison est impuissante à comprendre ce mystère, mais peut-elle refuser de se rendre à des paroles aussi claires, à des textes aussi précis?—Je ne sais pas comment s'opère ce changement; je ne puis voir de mes yeux l'effet mystérieux des paroles du Sauveur; il me suffit de savoir qu'il a voulu l'opérer, il me suffit d'apprendre de lui qu'il l'a fait. De même qu'à Capharnaüm on comprit bien toute la grandeur de la promesse, de même au Cénacle, personne ne se méprend sur la vérité mystérieuse de sa réalisation; c'est bien là le pain vivant descendu du ciel.—Comment en douter? N'est-ce pas là le testament suprême du Sauveur, d'un Dieu qui ayant aimé les siens les aima jusqu'à la fin, et qui n'ayant à donner rien de plus grand que soi se donne lui-même?—Ceux qui ne croient pas à la présence réelle ne devraient pas croire à la rédemption, car ils ne croient pas au Cœur de Jésus-Christ. Ah! les Apôtres qui avaient vu l'amour du Sauveur ne s'y trompèrent pas. Au lendemain de la Pentecôte, se partageant l'univers ils s'en allèrent sur les chemins du monde porter partout leur richesse suprême, ces paroles de l'institution eucharistique, et devenus prêtres, par l'onction même du Christ, partout ils rediront comme saint Paul: "Celui qui mange et boit indignement la chair et le sang de Jésus-Christ mange et boit sa propre condamnation."

C'est que la promesse faite par le Christ impliquait deux choses. Elle ne s'adressait pas seulement à ceux qui l'entouraient; elle devait avoir son retentissement dans la suite des âges, parce que dans la suite des âges il allait se trouver des cœurs qui auraient besoin de puiser la vie dans cet aliment divin. La présence réelle du Sauveur appelait sa présence permanente. Il lui faut donc remplir toute sa promesse, il lui faut donner le pain du ciel non pas seulement à ses Apôtres, mais encore à tous ceux qui à leur suite aspirent à la vie éternelle. Or mes Frères, ce peu de pain de la Cène, ne pouvait suffire à assouvir la faim de tant d'âmes avides

de s'unir au divin Maître. Et du reste, soumises à l'altération dans leurs accidents extérieurs, les saintes espèces n'auraient pu nous donner cette présence permanente promise par le Christ. Que fait donc Jésus-Christ ? à sa parole féconde il ajoute des paroles plus fécondes encore, il a dit : "Faites ceci en mémoire de moi."

Ah ! on a cruellement joué sur cette parole du Sauveur, puisque ce jeu nous a enlevé des milliers de frères. On a dit, il n'y a là qu'un souvenir. C'est vrai, il n'y a là qu'un souvenir ; mais c'est le souvenir d'un Dieu. Vous aussi vous donnez des souvenirs. Quoi ? votre image, votre cœur, votre dépouille mortelle, quelque chose de vous, le plus que vous pouvez ; mais pourquoi donnez-vous si peu ? Parce que vous êtes impuissants à donner davantage : mais ce n'est pas la volonté qui vous manque. Et pourquoi voulez-vous que Jésus-Christ n'ait pas pour ceux qu'il aime cette générosité que vous avez vous-même ? S'il veut vraiment donner un souvenir le plus parfait possible, pourquoi limitez-vous sa puissance aux bornes étroites de la vôtre ? Il me semble qu'il y a là une nécessité de cœur devant laquelle la raison n'a rien à objecter. Si vous le pouviez, vous vous donneriez vous-mêmes et pour toujours ? Or Jésus-Christ le peut, et Jésus-Christ vous aime, donc il l'a fait. Entendez plutôt : "Faites ceci en mémoire de moi".—Quoi, ceci ?—Ce que je viens de faire.—Et que vient-il de faire sinon changer le pain et le vin en son Corps et son Sang adorables ?—En mémoire de moi, qu'est-ce à dire sinon que vous souvenant de ce bienfait, vous irez le transmettre à vos frères, non pas en votre nom, mais au nom du Christ que vous représentez, car dès ce jour, je m'engage à vous obéir et à répondre à votre appel.—Et depuis lors, mes Frères, quand le prêtre penché sur le pain et le vin prononce les paroles de la consécration, dictées et prononcées d'abord par le Christ lui-même, le pain et le vin font de nouveau place au Corps et au Sang du Sauveur ; et il en sera ainsi chaque jour dans la succession des prêtres pour annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.*—L'Eglise née du côté ouvert de Jésus-Christ a désormais sa vie assurée ;

un aliment divin, et divinement fécond lui a été donné. Jésus-Christ son fondateur est réellement avec elle pour la soutenir et la vivifier. C'est qu'il y a là une question vitale pour l'Eglise. Otez l'Eucharistie, et vous n'avez plus de sacerdoce; ôtez le sacerdoce, vous n'avez plus d'enseignement, ôtez l'enseignement, vous n'avez plus de foi. La preuve, hélas! n'est pas loin de nous. Aussi je ne m'étonne plus de l'ardeur avec laquelle l'Eglise a toujours défendu ce dogme. Après les Capharnaïtes, premiers adversaires de l'Eucharistie, et auxquels le Sauveur lui-même daigna répondre, tous ceux qui se sont élevés contre la présence réelle ont trouvé devant eux, comme un rempart inexpugnable l'Eglise avec sa foi et ses vaillants défenseurs. C'est saint Paul qui prononce anathème à celui qui reçoit indignement ce pain et ce vin que le prêtre lui présente; il a bu et mangé sa propre condamnation, il a profané le Corps et le Sang du Sauveur: "*Reus erit Corporis et Sanguinis Domini.*" Après saint Paul ce sont les Martyrs qui meurent pour affirmer leur croyance à ce dogme fondamental; ce sont les Docteurs, et les Pères qui tous depuis saint Ignace jusqu'à saint Augustin, depuis saint Augustin jusqu'à saint Bernard, depuis saint Bernard jusqu'à Bossuet s'insurgent contre toute atteinte portée à cette base de notre foi. C'est l'Eglise tout entière qui dans ses grandes assises à Nicée, à Ephèse, et hier encore au Vatican proclame ce dogme sa richesse suprême. Pour défendre cette vérité, l'Eglise fait taire sa tendresse maternelle, elle a sacrifié à sa croyance des milliers d'enfants qui devant ce dogme se sont séparés d'elle. Ah! c'est qu'il y allait de sa vie même, c'est qu'elle trouvait ce dogme sur les lèvres de ses Pontifes et de ses Pères, sous la plume de ses Docteurs, scellé du sang de ses Martyrs, dans le cœur enfin de tous ses vrais enfants.

*
* *

Voilà, mes Frères, le dogme de la présence réelle, tel que nous le présente la croyance de l'Eglise appuyée sur le récit évangélique. Il semble que parlant à des intelligences chrétiennes comme les vôtres, que m'adressant à des cœurs ca-

tholiques comme les vôtres, je n'avais pas besoin d'exposer toutes ces preuves; je l'ai fait parce qu'il en peut sortir un bien véritable dans ces temps surtout où les chrétiens devront se reconnaître et s'affermir dans leur foi. Du reste je n'ai qu'à faire appel à votre pieuse expérience. Est-ce qu'en effet, vous n'avez rien senti là, devant ce tabernacle où repose ce peu de pain? Est-ce que vous n'avez rien senti quand le prêtre a mis ce peu de pain sur vos lèvres, qu'il est descendu de vos lèvres dans votre cœur? Mais pourquoi ces larmes qui coulent alors de vos yeux, pourquoi ces élans qui soulèvent votre poitrine, pourquoi ces ardeurs que vous sentez en vous? Pourquoi! parce que Jésus-Christ est là; parce que Jésus-Christ s'est donné à vous; parce que Jésus-Christ a tenu sa promesse!

Il est dit dans l'Évangile que nous expliquons, que devant la retraite des disciples incrédules, quand le Sauveur se tournant vers les douze leur dit: "Et vous, voulez-vous aussi m'abandonner?" Pierre, la bouche des Apôtres, et dès ce jour l'organe de la foi de l'Eglise et de la nôtre répondit avec ardeur: "Mais Seigneur à qui donc irions-nous?"—Nous aussi, quand la raison voudra nous dire encore: "*Durus est hic sermo,*" c'est là une parole trop dure à entendre, nous lui imposerons silence, et notre cœur éclairé de la lumière d'en haut répondra au Dieu de l'Eucharistie: "Mais Seigneur à qui donc irions-nous?" A qui donc sont allés ceux qui ont nié votre Sacrement ou qui l'ont défiguré? Votre parole est là et vous avez les paroles de la vie éternelle. Allons donc, mes Frères, avec une foi ardente à ce Dieu de l'amour, prisonnier volontaire, dans ce Sacrement divin. Il y était hier, il y sera demain. Il y attend nos âmes pour se donner à elles comme gage de l'éternel bonheur qu'il leur prépare. Ainsi soit-il.

BIBLIOGRAPHIE

Un livre nécessaire et opportun

Qui de nos confrères n'a pas lu dans la *Semaine Religieuse de Québec*, avec le plus vif intérêt, la série d'articles sur le *Nouveau Code de Droit Canonique et la Théologie morale* dus à la plume aussi docte que sûre de M. l'abbé C.-N. Gariépy, Docteur en Théologie et Professeur de théologie morale à l'Université Laval de Québec? Le désir de voir réunis en un volume ces commentaires autorisés était dans le cœur de tous les prêtres. A la grande joie de tous ce volume vient de paraître. Grâce en soient rendues à son éminent auteur. Ce livre de haute valeur était nécessaire et opportun. En effet, ainsi qu'il écrivait à l'auteur, dans sa lettre-préface, S. G. Mgr Roy, de nombreuses et importantes modifications ont été apportées par le nouveau code dans la théologie morale. Suffisait-il, pour les discerner et en bien saisir la portée pratique, d'une lecture rapide et superficielle de la nouvelle législation? Non. Il fallait au commentateur, avec une science aussi vaste que profonde de toute la théologie morale, une longue pratique des questions de droit ecclésiastique. Or M. l'abbé Gariépy qui possède à un haut degré ces deux qualités maîtresses y a ajouté en plus dans le mode d'interprétation et dans l'exposé des raisons à l'appui cette belle clarté qui se retrouve dans tous ses écrits. Pour ces motifs et pour d'autres encore, nous n'hésitons pas à dire que le livre "*Nouveau Code de Droit canonique et Théologie morale*", possède une supériorité sans rivale. Il faudrait que tout prêtre en eût un exemplaire, qu'il l'étudiât avec soin afin de s'en faire un "guide bienfaisant et sûr".

La RÉDACTION.

MESSE ANNUELLE

Pour les Associés défunts

(Messe privilégiée par Rescrit du 8 février 1903)

Nous prions nos Confrères qui ont leur numéro d'inscription de **2000** à **2400** de vouloir bien célébrer durant le mois la messe prescrite pour les Associés défunts.

NOTICE

— SUR —

L'Association des Prêtres-Adorateurs

1. Obligations.

1. Faire, chaque semaine, une heure continue d'adoration devant le Très Saint Sacrement exposé ou renfermé dans le tabernacle.

De préférence, la faire avec ses paroissiens à jour et à heure fixes. Dans ce cas, on peut faire l'exposition privée, c'est-à-dire ouvrir le tabernacle et terminer par la bénédiction.

2. Envoyer régulièrement, au siège de l'Œuvre, le *billet mensuel* avec indication des heures faites durant le mois.

3. Célébrer une messe, chaque année, pour les associés défunts. Cette messe est privilégiée.

2. Avantages principaux.

1. Une indulgence plénière pour toute heure d'adoration, à quelque jour qu'on la fasse, en y priant un peu aux intentions du Souverain Pontife.

2. Les très nombreuses indulgences plénières et partielles dites de la *Station du Saint Sacrement*, pour une simple visite au Saint Sacrement, en récitant six *Pater, Ave et Gloria*.

3. Commencer *Matines et Laudes* tous les jours, à partir de 1 heure de l'après-midi.

4. Faculté de recevoir du *Tiers-Ordre franciscain* et de donner aux tertiaires réunis en commun l'Absolution générale, *communi formula*.

5. Faculté d'attacher aux chapelets l'indulgence des *Croisiers* par un simple signe de croix.

Ligue Sacerdotale Eucharistique

BUT: Promouvoir la communion fréquente et quotidienne, parmi les fidèles, selon le Décret du 16 déc. 1905.

CONDITIONS: 1. Être inscrit dans la Ligue.—2. S'efforcer, dans toute la mesure possible, par les moyens dont on dispose, de propager la pratique de la communion fréquente.

AVANTAGES: Les membres de la Ligue peuvent:

1. Jouir de l'*Autel privilégié* personnel trois fois la semaine.

2. Gagner une indulgence plénière à toutes les fêtes primaires des Mystères de la foi, de la Très Sainte Vierge et des Saints Apôtres.

3. De plus, une indulgence de 300 jours pour chaque œuvre qu'ils feront conformément au but de la Ligue Sacerdotale.

4. Après une retraite de 3 jours, ils pourront donner au peuple la *Bénédiction Papale*, à condition que ces exercices soient dirigés vers une connaissance plus grande et une fréquentation plus assidue de l'Eucharistie.

5. Ils peuvent faire gagner, une fois par semaine, une *indulgence plénière* à ceux de leurs pénitents qui ont coutume de communier tous les jours ou presque tous les jours, (c. à. d. au moins 5 fois la semaine.) Cette concession peut être faite pour plusieurs semaines à la fois.

6. Appliquer aux chapelets les indulgences dites des "Pères Croisiers," par un simple signe de croix.

(Pour user de ce dernier pouvoir, les prêtres inscrits seulement dans la Ligue doivent avoir le *visa* de leur évêque.)